rieurs à l'époque de sa rédaction. La langue de cette seconde Bible est de l'hébreu aramaïsé et mêlé de formes étrangères à l'hébreu biblique. La langue du peuple d'Israël, se trouvant fixée par les ouvrages de Moïse, n'a plus été sujette à aucune variation, comme on le voit par les prophètes qui se sont succédé d'âge en âge jusqu'à la captivité de Babylone. On pourrait donc regarder les dix siècles que renferme cet espace de temps comme la mesure certaine de la durée de la langue hébraïque proprement dite. Après ce long règne, elle fut, dit-on, oubliée des *Juifs*, qui, pendant les soixante-dix ans de leur captivité, s'habituèrent tellement au dialecte chaldéen qui se parlait alors à Babylone, qu'à leur retour en Judée ils n'eurent plus d'autre langue vulgaire. Un oubli aussi prompt et aussi complet paraît cependant si extraordinaire, qu'on a lieu d'être étonné qu'un pareil fait ait été jusqu'ici accepté sans défiance. Il est certain qu'au temps d'Esdras et de Daniel, les Hébreux ne parlaient et n'écrivaient plus qu'en chaldéen; or, il est si peu vraisemblable qu'un peuple ait oublié sa langue en soixante-dix ans, qu'une tradition aussi suspecte aurait dû faire soupçonner qu'ils l'avaient déjà oubliée et négligée longtemps avant cette époque. La durée que l'on accorde communément à la langue hébraïque, mille ans, est une durée excessive, surtout pour une des langues orientales qui, plus que toutes les autres, sont susceptibles d'altération. Il n'est pas nécessaire d'en chercher d'autre preuve que le chaldéen même auquel les *Juifs* se seraient habitués dans leur captivité. Il différait, dès lors, du chaldéen d'Abraham; il s'était perfectionné et enrichi par des finales plus sonores et par des expressions empruntées non-seulement aux Perses, aux Mèdes et aux autres nations voisines, mais aussi aux nations les plus éloignées. Les Hébreux eux-mêmes ne se furent pas plus tôt familiarisés avec cet idiome, qu'ils contribuèrent à le corrompre de leur côté. Le chaldéen d'Onkelos n'est plus le chaldéen d'Esdras; et celui des paraphrastes qui ont continué ses commentaires en diffère énormément. S'il fallait donc juger des révolutions qu'a dû essuyer le premier langage des *Juifs* par celles qu'a traversées celui qui passe pour avoir été le second, à peine pourrait-on accorder cinq siècles d'intégrité et de durée à la langue de Moïse. Il est vrai que, la Bible à la main, on essayera de prouver, par les ouvrages des prophètes de tous les âges antérieurs à la captivité, que l'hébreu de Moïse n'a point cessé d'être vulgaire jusqu'à cet événement; mais une langue peut rester la langue des savants alors qu'elle n'est plus celle du peuple, et c'est dans ce cas qu'elle arrive à l'immutabilité, ce caractère essentiel des langues mortes. La véritable induction que l'on doit tirer de cette longue succession d'ouvrages, tous écrits dans l'idiome de Moïse, c'est qu'après le législateur des Hébreux, il devint le dialecte particulier des prophètes. De vulgaire qu'il avait été dans les premiers temps, il ne fut plus qu'une langue savante, une langue sacrée, qui ne s'est plus altérée, conservée qu'elle était dans le sanctuaire, hors des atteintes de la foule, qui, comme le dit l'Écriture, s'habituait facilement aux dialectes et aux usages des nations étrangères qu'elle fréquentait. Le génie de la langue hébraïque est tellement le même dans tous les écrits des prophètes, quoique composés à des époques assez éloignées les unes des autres, que, si le caractère particulier de chaque écrivain ne se faisait connaître dans chaque ouvrage, on pourrait croire que tous ces livres sont de la même époque et de la même plume.

La langue de Babylone ou araméenne, devenue celle de Judée, fut sujette à des révolutions semblables à celle que subit la langue de Moïse; les *Juifs* la parlèrent jusqu'à leur dispersion par les Romains; mais ce fut en l'altérant de génération en génération par un mélange de syriaque, d'arabe et de grec. Après la destruction de Jérusalem, le chaldéen continua à être la langue littéraire des Israélites. Le *Talmud* de Jérusalem, du IVe siècle, et celui de Babylone, du Ve, nous présentent cet idiome tel que le parlaient les *Juifs* lettrés établis dans ces deux contrées, mais très-altéré et corrompu par un mélange d'éléments étrangers. Au Xe siècle, les *Juifs* prirent l'arabe pour leur langue littéraire. Mais, trois cents ans plus tard, l'hébreu reprend faveur et l'on voit les Aben-Tibbon, de Lunel, et plusieurs autres savants rabbins s'attacher à traduire en cette langue les ouvrages arabes de science, de philosophie, de théologie qui avaient servi aux études de l'âge précédent. Les écrivains originaux du XIIIe et du XIVe siècle y introduisirent, de plus, tous les vocabulaires de la *Mischna* et du *Talmud*. C'est ce qui a donné naissance à la langue que l'on a nommée le *rabbinico-philosophicum*. Cette dernière est restée jusqu'à nos jours la langue littéraire des *Juifs*. Toutefois, vers la fin du dernier siècle et de notre temps, quelques Israélites, en Allemagne et en Italie, ont essayé de revenir à l'hébreu biblique le plus pur, et ont composé dans cet idiome des pastiches ingénieux. Dispersés parmi les nations, les *Juifs* n'ont plus eu d'autre langue vulgaire que celle des différents peuples chez lesquels ils ont vécu; aujourd'hui, ils parlent le français en France, l'allemand au delà du Rhin, l'arabe chez les musulmans, etc.; mais partout ils ont conservé, comme langue liturgique, l'hébreu pur. Ils l'apprennent comme nous apprenons le grec et le latin, moins pour le parler que pour s'instruire de leur loi.

A côté de l'hébreu-chaldéen et du syro-chaldéen, il faut mentionner le dialecte samaritain, qui tient de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque, mais qui diffère d'une manière assez notable de ces idiomes, soit par ses formes grammaticales, soit par des racines qui lui sont propres, soit par des acceptions particulières de celles qui lui sont communes avec les autres dialectes sémitiques. Le samaritain s'est formé, dans le VIIe siècle avant Jésus-Christ, du mélange de la langue des colons assyriens envoyés dans la Judée par les rois de Ninive et de celle des Hébreux qui échappèrent à la déportation des dix tribus. Outre le texte dit samaritain, mais écrit en ancien hébreu, les Samaritains ont encore, pour leur usage particulier, une version des livres du *Pentateuque* écrite dans leur dialecte. Les Samaritains existent encore, mais ils sont réduits à un bien petit nombre. Leur chef-lieu est Naplouse, en Palestine; on en trouve aussi quelques-uns à Damas, au Caire, à Saint-Jean-d'Acre et en quelques autres endroits. Leur langue vulgaire est l'arabe.

Les *Juifs* ne songèrent à rédiger la grammaire de leur langue qu'au Xe siècle de notre ère, à l'imitation des Arabes. Saadia-al-Fayyoumi, mort en 942, est regardé comme le fondateur de la grammaire hébraïque, et, depuis, elle a été commentée et augmentée par plusieurs générations de savants, avant de devenir ce qu'elle est, dans des ouvrages importants, tels que la *Grammaire critique*, d'Ewald, et le *Système raisonné*, de Gésénius. Parmi les nombreux auteurs qui se sont occupés de la langue hébraïque, nous citerons, outre ceux qui ont été mentionnés plus haut: Simonis, Michaelis, Hezel, Blogg, Schultens, Vater, Hartmann, Jahn, Roorda, Hurwitz, Stier, Freytag, Kalthoff, Nordheimer et Cahen.

— Littér. L'époque la plus brillante de la littérature *juive* est évidemment l'époque mal déterminée qui a vu naître les divers ouvrages dont se compose la Bible. Il est certain, quels que soient d'ailleurs les véritables auteurs des livres historiques et sapientiaux, qu'on ne peut rien leur comparer dans toute la série de productions qui les ont suivis. Du reste, sauf quelques commentaires qui ont produit la *Mischna*, la *Gemara* et ont constitué le *Talmud*, il serait assez difficile de nommer des productions *juives* qui aient précédé ou suivi de près la dispersion. Les productions mêmes que nous venons de citer n'appartiennent pas proprement à notre sujet, car elles n'ont rien de littéraire. La même remarque peut s'appliquer, du reste, à la plupart des écrits des *Juifs* depuis la chute de Jérusalem jusqu'à nos jours; car, en dehors de quelques poëmes, de quelques histoires sorties de leur plume, ils se sont à peu près exclusivement appliqués à des questions d'exégèse, de théologie et de liturgie. On cite quelques poëmes, quelques légendes, quelques chants anciens, mais leur obscurité leur enlève toute valeur.

L'époque la plus brillante pour la littérature *juive* moderne est incontestablement celle de la domination des Maures en Espagne. Traités par ces conquérants avec une douceur qui contraste étrangement avec l'acharnement que les rois chrétiens devaient déployer contre eux dans le même pays, les *Juifs* s'appliquèrent avec ardeur à la culture des lettres et des sciences. Bientôt la nation proscrite se trouva à la tête des peuples civilisés, sans en excepter même ces Arabes dont la culture intellectuelle est un sujet d'admiration pour tous les historiens. Aucune science ne demeura étrangère à l'activité des enfants d'Israël. Astronomes, philologues, médecins, historiens, poëtes, les rabbins d'Espagne savaient tout et enseignaient tout. L'école *juive* de Tolède était la plus vantée de toutes les écoles de la péninsule. C'est le beau temps du grand Maïmonides, l'illustre disciple d'Averroès, d'Aben-Ezra, poëte ingénieux et philologue érudit; d'Isaac Pen-Sid, célèbre astronome, etc.

Quand l'ère de la persécution arriva pour les *Juifs* d'Espagne, ceux de Portugal eurent encore quelques années de paix et de prospérité. Les écoles portugaises ne sont guère moins célèbres que celles d'Espagne. La célèbre Académie de Lisbonne subsista dans tout son éclat jusqu'à la fin du XVe siècle. Persécutés à leur tour, les *Juifs* portugais se dispersèrent en France, en Allemagne, en Italie, un peu partout. A Livourne, ils fondèrent des imprimeries, d'où sortent encore une grande partie des livres publiés en hébreu.

Le XVIIe siècle fut terrible pour le judaïsme, car il vit se développer dans son sein un fléau bien plus terrible que la persécution, l'incrédulité. C'est le siècle de Spinoza, le panthéiste encore aujourd'hui exécré des *Juifs* orthodoxes, le philosophe qui osa examiner à la lumière de la raison les assertions et les récits de Moïse.

Mais la littérature *juive* était morte même avant Spinoza; car personne ou presque personne, de son temps déjà, n'écrivait plus en hébreu. Quelques obstinés, cependant, ont persévéré jusqu'à ce jour à se servir de cette langue, comprise à peine de quelques fidèles Israélites, et qui condamne les auteurs à une publicité plus que restreinte. Les *Juifs* de nos jours qui tiennent à se faire un nom dans les lettres doivent comprendre et comprennent presque tous qu'il leur faut renoncer à cet instrument incomplet, démodé, arriéré, qui n'a reçu aucun perfectionnement depuis l'époque où il a servi à la rédaction du *Pentateuque*. Nous disons que les *Juifs* ont compris cette nécessité moderne en se soumettant à parler les langues des chrétiens, et, pour le prouver, nous pourrions citer cent écrivains israélites distingués à divers degrés; nous nous contenterons de nommer: Werely, de Hambourg; Mosès Mendelssohn, illustre philosophe de Dessau; les deux Cahen, savants auteurs des *Archives israélites*; Salvador, l'historien éloquent de la nation *juive*, etc.

Les arts, longtemps étrangers à cette race sévère, ont aujourd'hui parmi elle d'illustres représentants: Halévy, Meyerbeer sont des Israélites; nous ajouterions Offenbach, si nous ne craignions que cette *gloire* ne parût trop légère à ses coreligionnaires.

— Sciences. On manque absolument de données sur le progrès des sciences exactes chez les Hébreux. Il est toutefois probable que ces progrès furent absolument bornés à quelques applications utiles, notamment pour la construction des édifices. Les leçons des Tyriens qui construisirent le temple ne durent pas être complètement perdues pour eux.

Mais il est une science à laquelle les Hébreux ont rendu d'éminents services, c'est la géographie. De très-bonne heure, les *Juifs* se préoccupèrent des nations différentes avec lesquelles ils se trouvèrent en contact, et leurs observations, consignées dans la Bible ou dans des ouvrages spéciaux, contiennent de précieux renseignements. M. Carmoly, dans le discours préliminaire qui précède sa traduction du *Voyage d'Eldad le Danite*, a fort bien fait apprécier le rôle joué par les *Juifs* à ce sujet. « Les premières notions de la géographie se trouvent consignées dans les livres de Moïse: on voit que, du temps de ce grand législateur, leurs idées sur la division et le siége primitif des peuples de l'Asie occidentale étaient déjà assez exactes. Les livres de *Josué* et des *Juges* contiennent des documents fort intéressants sur ces mêmes nations. Les richesses immenses que les Phéniciens acquirent par le commerce exclusif qu'ils avaient établi sur la mer Rouge excitèrent les *Juifs*, sous les règnes prospères de David et de Salomon, à essayer d'en partager le bénéfice. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée, qui s'étend le long de la mer Rouge, en partie par l'alliance qu'ils contractèrent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équipa des flottes qui, sous la conduite de pilotes phéniciens, naviguèrent de la mer Rouge à Tarsis et à Ophyr, qui, probablement, étaient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs; ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses, qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse et la magnificence dans le royaume d'Israël. Mais les institutions singulières que Moïse avait établies, dans la vue de préserver son peuple de la contagion de l'idolâtrie, en le séparant des autres peuples, lui avaient donné un caractère exclusif, incapable de se prêter à cette communication franche et ouverte avec les étrangers, que le commerce exige. L'esprit insociable des Hébreux, joint aux désastres qui tombèrent sur le royaume d'Israël, empêcha les progrès de l'esprit de commerce, que les rois avaient cherché à introduire parmi eux. Néanmoins, leurs exils en Assyrie, en Médie et à Babylone ajoutèrent beaucoup aux connaissances géographiques qu'ils avaient sur l'Asie; Jérémie et Ézéchiel se montrent très-versés dans cette science. D'autres prophètes nous donnent aussi plusieurs notions géographiques. Au temps des Macchabées, quelques savants explorèrent plusieurs contrées dont l'existence était ignorée. Les premières connaissances acquises par suite de leur alliance avec les Grecs et les Romains furent des connaissances géographiques sur les peuples et les pays de l'Afrique et de l'Europe.

» Dispersés sur la surface de la terre, après la ruine de Jérusalem, les Hébreux durent nécessairement s'adonner aux longs voyages. L'intime fraternité qui les unissait dans toutes les parties du globe les préservait des dangers réservés aux voyageurs qui s'aventuraient aux extrémités de la terre. Au nombre de ceux qui parcouraient alors le monde, il dut s'en trouver plusieurs qui cherchèrent à se rendre compte des phénomènes moraux et physiques offerts à leur attention, et naturellement quelques-uns essayèrent de transmettre leurs observations à leurs contemporains et à la postérité. »

M. Carmoly donne ensuite un aperçu complet et sommaire des principaux voyages exécutés par les *Juifs*. « Le *Talmud*, dit-il, parle de plusieurs de ces voyageurs, entre autres d'Akiba, qui, en 130, visita la Mésopotamie, l'Italie et les Gaules. Ce fut surtout au moyen âge, époque où les *Juifs* étaient maîtres du commerce d'une grande partie du monde, qu'ils firent des voyages lointains non-seulement dans l'intérêt de leur négoce, mais encore dans celui des sciences. Parmi les voyageurs hébreux de cette époque, dont les relations sont parvenues jusqu'à nous, il faut remarquer surtout le célèbre Eldad.

Les écrits géographiques des Hébreux avaient, à cette époque, un intérêt particulier. La nation *juive* contemplait avec orgueil certains pays où la loi de Moïse dominait exclusivement, et, outre l'Yemen, qui avait encore, au Ve et au VIe siècle, des rois *juifs*, outre le royaume israélite des Khozars, qui, dans le IXe et le Xe siècle, jeta quelque éclat sur les régions qui avoisinent l'embouchure du Volga, on vantait la principauté *juive* de Samen, située dans l'Abyssinie, et dont il existe encore des débris respectables. Parmi les voyageurs du Xe siècle, l'histoire ne peut oublier le nom de Mar Yakob de Nemez, qui porta la lettre de Chasdaï Sprot au roi des Khozars; les récits de ce voyageur excitent un grand d'intérêt, quoiqu'il s'y trouve beaucoup de détails qui ne méritent aucune confiance. Hillel de Jérusalem, plein d'une superstition religieuse pour la loi de Moïse, se proposa, dans le XIe siècle, d'aller visiter ses frères, qu'il espérait trouver dans un état de crédit et d'opulence qui pourrait relever l'honneur de sa secte. Dès cette époque, les voyages des Hébreux furent encore plus fréquents: Juda-ha-Levy se rendit en Palestine; Aben Ezra parcourut l'Europe, visita Jérusalem et pénétra jusqu'au fond des Indes. Le XIIe siècle, cette grande époque littéraire des *Juifs*, qui a produit tant d'hommes célèbres, donna aussi naissance à deux fameux voyageurs dont les relations sont parvenues jusqu'à nous. Le premier, Benjamin de Tudèle, est connu de tous les savants, et il existe plusieurs traductions de ses *Masahoth* ou *Voyages*. Une relation de cette époque ne peut, en effet, manquer d'être intéressante; mais M. Carmoly se plaint, avec raison, des éditions défectueuses qui en ont été publiées jusqu'ici. A l'exemple de Benjamin de Tudèle, Petachia de Ratisbonne voyagea dans l'intention de connaître l'état moral et politique de ses frères dispersés dans les différentes parties du monde. Comme lui, il s'attacha spécialement aux objets qui intéressaient sa nation, et son récit a été également défiguré par d'inhabiles interprètes. Après les voyages de Benjamin et de Petachia, on ne consultera pas sans fruit les pèlerinages des rabbins de la France et de l'Italie, quoique, en général, ils se soient souvent copiés les uns les autres.

Dans le XIIIe siècle, les pèlerinages à Jérusalem et à Babylone se multiplièrent tellement que, du fond de la France, de l'Allemagne et de toutes les contrées de l'Europe, on y voyait accourir des *Juifs*. Un itinéraire, où tous les tombeaux de saints et de saintes étaient indiqués, leur servait de guide. En 1258, le célèbre Rabbi Jéchiel, de Paris, ayant envoyé en Palestine un certain docteur Jacob pour y recueillir des dons pour son école, qui comptait plus de trois cents disciples, ce docteur apporta en France une description des tombeaux honorés de la terre sainte, dont un fragment existe encore à la Bibliothèque nationale.

Le XIVe et le XVe siècle furent féconds en voyageurs *juifs*. Il est inutile de dire, fait remarquer à ce propos M. Carmoly, qu'ils n'ignoraient point l'art de la navigation; les sciences cultivées par les Arabes avaient été introduites en Europe par les Hébreux, qui y étaient en grand nombre. La géométrie, l'astronomie, la géographie, qui sont la base de l'art de la navigation, devinrent pour eux des objets d'attention et d'étude. Ils prirent part aux expéditions maritimes tentées à cette époque par les Portugais. M. Carmoly suppose que ce sont les *Juifs* qui enseignèrent à l'Europe l'usage de la boussole, après l'avoir vu employée en Orient. Parmi les différentes relations de voyages ou traités de géographie publiés à cette époque, on peut citer l'*Ighereth Orchoth Olam* ou la *Lettre sur les chemins du monde*, d'Abraham Farissol, qui y décrit l'Asie, l'Afrique, l'Europe et différentes îles de l'Océan; l'*Iichm ha-Zadikim*, de Gerson ben Aser, qui raconte un pèlerinage; le *Sefer Galiloth Erez Israël*, de Gerson ben Eliezer ha-Levi. Au XVIIe siècle, nous trouvons le *Darkhe Zion* ou les *Routes de Sion*, par Moïse ben Israël Nephtali. Ces auteurs trouvèrent de nombreux imitateurs, dont nous ne pouvons rapporter tous les noms et tous les ouvrages. Il nous suffira de mentionner, avec M. Carmoly, Juda Gendalia, Mardochée ben Isaïe, Baruch Lindau, Mendel ben Cheim Juda, Simon Bloch et surtout Samuel Romanili qui, sorti de l'école de Mantoue, révèle, dans la relation de son voyage en Afrique, l'érudition la plus étendue, la critique la plus ingénieuse, l'intelligence la plus profonde des hommes et des choses.

— Comm. Les Israélites entretenaient avec différents peuples des relations commerciales suivies; ces relations avaient lieu, soit par mer (*Proverbes*, XXXI, 14; *Psaumes* CVII, 23), soit par terre, au moyen des caravanes (mot emprunté par nous à l'arabe *kirouan* ou peut-être au persan *kirovan*) appelées *halikot* (*Genèse*, XXXVII, 25; *Job*, VI, 18). A l'époque des patriarches, les caravanes israélites se rendaient en Egypte à travers la Palestine, et échangeaient différents objets (*Genèse*, XXXVII, 28). Lorsque les Hébreux se furent définitivement installés en Palestine, le commerce diminua d'importance à cause des restrictions apportées par les lois mosaïques aux relations avec

les peuples étrangers. Les Phéniciens et les Arabes se partageaient, au détriment des *Juifs*, l'exploitation des contrées asiatiques et africaines. Cependant, plus tard, l'instinct spéculateur des *Juifs* commença à se faire jour, et nous voyons Salomon faire l'exportation de chevaux d'Egypte en Syrie (I *Rois*, X, 26; II *Chroniques*, I, 16, 17) et conclure avec le roi de Tyr un traité de commerce maritime. Il équipa même, à Asion-Gaber et à Elath, ports de la mer Rouge conquis par David sur les Edomites, une flotte assez nombreuse, qui, sous le commandement de capitaines tyriens, navigua dans l'Océan et revint, au bout de trois ans, chargée d'or, d'argent, d'ivoire, d'ébène, de pierres précieuses, d'animaux rares, de singes, de paons, etc. (I *Rois*, X, 11, 22; II *Chroniques*, IX, 10, 21). Après la mort de Salomon et la scission des tribus, le trafic avec Tyr prit une assez grande extension. Les principaux produits fournis aux *Juifs* par les Phéniciens consistaient en bois de construction, en bois précieux (I *Chroniques*, XIV, 1; I *Rois*, V), en poissons de mer (*Néhémie*, XIII, 16), en étoffes, épices, parfums, pourpre et autres articles de luxe, exportés, pour la plupart, de l'Arabie, de l'Assyrie, des Indes; en huile, miel, dattes, baumes (I *Rois*, V, 11; *Proverbes*, XXXI, 24).

Tychsen a écrit à ce sujet un mémoire intéressant intitulé: *De commerciis et navigationibus Hebræorum ante exilium babylonense*. Après la captivité, le commerce reprit avec une activité inusitée, à cause du contact des *Juifs* avec un peuple éminemment industrieux. Le prince Simon et, plus tard, le roi Hérode firent mettre en état quelques ports. Quant au commerce intérieur, soumis à certains règlements (*Lévitique*, XIX, 36; *Deutéronome*, XIX, 12), il était particulièrement favorisé par l'existence des grandes fêtes religieuses, à laquelle tout bon Israélite était tenu de prendre part; à cette occasion, il se tenait de véritables foires, et le marché de Jérusalem attirait même des négociants tyriens (*Néhémie*, XIII, 11).

— B.-arts. Malgré leur tendance à s'isoler des autres nations, à se prémunir contre les importations étrangères, les *Juifs* ont eu, à toutes les époques de leur histoire, des relations trop fréquentes avec leurs voisins d'Assyrie et d'Egypte pour qu'on ne soit pas en droit de supposer qu'ils durent subir l'influence du génie artistique si développé dans ces contrées. Les renseignements que nous fournissent, à ce sujet, la Bible et le livre de l'historien Josèphe sont d'un grand intérêt. M. de Saulcy est parvenu, en colligeant ces renseignements, à faire un historique curieux de l'*Art judaïque*. Ce travail nous guidera nous-même dans le rapide aperçu qui suit.

L'architecture fut, pour ainsi dire, le seul art auquel s'adonnèrent les *Juifs*. Ils firent de la sculpture monumentale, décorative, mais ils ne cultivèrent, à proprement parler, ni la statuaire, ni la peinture, les prescriptions de la loi mosaïque leur interdisant formellement la représentation des figures humaines et des figures d'animaux. Nous verrons pourtant qu'ils commirent de nombreuses infractions à cette loi. La peinture même décorative ne paraît pas avoir été en grand honneur chez eux. Nous lisons toutefois dans Josèphe que, dans certaines parties du palais de Salomon, les murs étaient couverts de stuc orné de peintures variées. Mais passons à l'examen des monuments qui nous permettront d'apprécier à sa valeur le génie artistique du peuple *juif*.

— I. Architecture. Nous ne remonterons ni au déluge ni à la construction de la fameuse tour de Babel, pour voir quels furent les premiers travaux des architectes *juifs*; les traditions recueillies par la Bible à ce sujet sont des plus vagues et ne méritent assurément qu'une créance très-limitée. Mais, à dater de Moïse, les renseignements deviennent plus précis. Pendant leur long séjour en Egypte, les Hébreux durent nécessairement se perfectionner dans la pratique des arts. En arrivant dans le pays de Chanaan (Kénâan), ils trouvèrent des villes florissantes, dont les édifices étaient bâtis en véritable appareil cyclopéen. Quelques-unes d'entre elles, à en juger par les ruines de Hazor, découvertes par M. de Saulcy, étaient d'une étendue qui dépasse ce que l'imagination la plus active pourrait se figurer. Enfin, certains édifices, auxquels leur masse seule a pu assurer quelque durée, présentent dans leur plan une régularité et une simplicité sévère, qui ne laissent pas que de constituer des ordonnances fort imposantes. La plupart de ces villes étaient construites sur des collines et closes de murailles assez larges pour servir d'assiette à des habitations particulières.

De ce que les premiers ouvrages élevés par les *Juifs* dans le pays de Chanaan étaient des autels formés de grandes pierres brutes, assez semblables aux dolmens et aux cromlechs celtiques, et des blocs dressés et fichés en terre, comme les menhirs, M. de Saulcy croit devoir taxer de barbarie les architectes israélites de cette époque. Nous pensons, quant à nous, que la rudesse de ces constructions, d'un caractère essentiellement religieux, était imposée par des prescriptions théocratiques. Le *Deutéronome* dit expressément que, d'après l'injonction de l'Eternel, les Israélites, devenus maîtres du pays, devaient bâtir sur le mont Ebal un autel composé de pierres brutes et *non souillées par le contact du fer*. Quant aux constructions civiles, rien n'empêchait sans doute qu'elles ne fussent élevées avec une solidité, une ampleur et une perfection dont les Hébreux avaient vu des modèles chez les Egyptiens et les Chananéens eux-mêmes. Le *Deutéronome* (XXII, 8) nous fournit même, à propos des maisons particulières, un renseignement qui dénote que le peuple de Moïse avait des idées assez avancées dans l'art de bâtir: « Quand tu construiras une maison neuve, dit le législateur, tu feras une balustrade autour de ton toit, et ainsi tu préviendras une effusion de sang, si quelqu'un tombait de là. » Il est évident que ceci dépasse les notions élémentaires des constructeurs celtiques. Mais arrivons à l'époque la plus florissante de l'art judaïque, à celle durant laquelle fut élevé le fameux temple de Salomon.

Le *Livre des Rois* nous apprend que Salomon ordonna d'extraire de grandes pierres, des pierres rares, pour la fondation du temple, et qu'il fit tailler ces pierres avec soin. L'historien Josèphe complète ce renseignement par les détails les plus curieux sur la façon dont fut aplanie, consolidée et transformée la colline de Moriah, qui servit d'assiette à l'édifice. Une colline rocailleuse et d'accès difficile était située dans la région orientale de la ville; le roi Salomon, poussé par l'inspiration divine, entoura le sommet de cette colline d'un mur de construction grandiose. Il revêtit le flanc de la colline de blocs énormes reliés entre eux avec du plomb. On pouvait juger de l'immensité des blocs mis en œuvre, à voir la surface de la construction, dont tout l'intérieur, relié par des armatures de fer, constituait une masse absolument indestructible et sur laquelle le temps ne pourrait avoir de prise. « Ce travail, ajoute Josèphe, ayant été poussé jusqu'au niveau du sommet même de la colline, celui-ci fut légèrement aplani. Les cavités que présentait la surface comprise dans le grand mur d'enceinte furent comblées, toutes les aspérités du roc furent rasées, de sorte que cette enceinte devint enfin une plate-forme parfaitement plane. Cette grande enceinte avait quatre stades de circuit, chacun de ses angles se trouvant compris entre deux côtés d'un stade de longueur. A l'intérieur, le sommet de la colline est entouré d'une autre muraille contre laquelle s'appuie, vers l'orient, un double portique qui a la même longueur que la muraille elle-même, et qui fait face à l'entrée du temple bâti au milieu de cette enceinte. » Le portique dont il est ici question est d'une construction bien postérieure à celle du temple. La formidable plate-forme en laquelle la colline de Moriah avait été transformée par un admirable travail est demeurée intacte jusqu'à ce jour; le mur même de l'enceinte bâtie par Salomon a résisté en partie aux destructions successives dont la ville sainte a été affligée; les portions qui se sont conservées paraissent être d'une construction récente, tant est splendide le choix des matériaux qui les composent. Quelques-uns des blocs qui forment ces assises atteignent jusqu'à neuf mètres de longueur sur un mètre de hauteur. La partie la mieux conservée est celle que l'on nomme le Heit-el-Morhaby; elle est aujourd'hui encore l'objet d'une extrême vénération pour les *Juifs* qui, à force d'argent, ont obtenu des Turcs la faculté de s'en approcher. « En arrivant devant le Heit-el-Morhaby, dit M. de Saulcy, j'ai été frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction salomonienne est restée intacte. Jusqu'à deux ou trois mètres au plus du faîte de la muraille, les assises de blocs en bossages sont superposées. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est vraie et que ce mur appartient bien réellement à l'enceinte construite par leur roi Salomon. Jamais un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs ni par des Romains; nous avons donc infailliblement là un magnifique échantillon de l'appareil purement hébraïque. Dans les assises inférieures, les blocs sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois, cependant, des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises, vers le sommet du mur, sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts. A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur celle qui la précède. Sur la face du mur salomonien se voient des entailles considérables qui ont servi, à une époque indéterminée, à appliquer un fronton à ce point de l'enceinte du temple. Peut-être ont-elles été pratiquées lors de la reconstruction du temple par Hérode, pour qui l'emploi des frontons devait être tout naturel. » Dans une autre portion de l'enceinte de Salomon, vers l'angle sud-est, M. de Saulcy a découvert les traces d'une fenêtre à balcon en encorbellement. Ailleurs, il a relevé, après le R. Robinson, les vestiges d'un pont qui joignait l'enceinte du temple à une place de la ville, en passant par-dessus le Tyropœon (la vallée des Fromagers). On voit encore en place trois rangs de voussoirs magnifiques qui ont appartenu à ce pont, dont Josèphe, à défaut de la Bible, fait plusieurs fois mention; l'examen de ces voussoirs fait connaître que l'arche à laquelle ils appartenaient avait environ 16^{m},70 d'ouverture, et que la flèche de la voûte avait 7^{m},50 au-dessus du plan de naissance. Ces dimensions sont imposantes et dénotent des connaissances architectoniques fort développées. M. de Saulcy pense que ce pont, qui avait probablement deux arches, appartient à l'époque des rois de Juda et fut même vraisemblablement construit par l'ordre de Salomon. Cette opinion reporte assez haut l'emploi de la voûte, que la plupart des archéologues prétendent être postérieur de plusieurs siècles à l'époque de Salomon. Une fois de plus, les théories conçues au fond d'un cabinet d'étude auront reçu un démenti. Il ne serait pas impossible que l'usage de la voûte eût été enseigné par les Assyriens aux constructeurs de l'époque salomonienne. Il y a quelques années, M. Victor Placé a découvert, dans ses fouilles de Ninive, une magnifique voûte en plein ceintre, de 12 mètres sous clef. Bien d'autres particularités, du reste, révèlent, de la manière la moins équivoque, l'action d'une influence purement assyrienne sur l'art judaïque. Mais c'est l'influence égyptienne qui paraît dominer dans l'architecture du temple lui-même. Cet édifice était construit sur le même plan que les temples de l'Egypte; il avait, comme eux, un *pronaos* ou pylône, plaqué contre l'entrée du *naos*, et d'une hauteur double du *naos* lui-même. Toutefois, dans le temple de Salomon, les rapports des dimensions sont tous exprimés par des fractions simples, comme $\frac{1}{2}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4}$, etc., tandis qu'il n'en est pas rigoureusement de même dans les constructions égyptiennes. Le temple mesurait dans œuvre 60 coudées (31^{m},50) de longueur et 20 coudées (10^{m},50) de largeur; sa hauteur au-dessus du sol était de 30 coudées (15^{m},75) et la hauteur des fondations était la même. Le *pronaos* avait 20 coudées de largeur sur 10 de longueur dans œuvre, et 60 coudées de hauteur au-dessus du sol. Le temple proprement dit était divisé dans sa longueur en deux parties, dont la plus reculée et la plus petite, mesurant 20 coudées, était le sanctuaire impénétrable, le Saint des saints. Ce sanctuaire n'avait également que 20 coudées de hauteur, alors que la nef principale, le *naos*, avait 30 coudées. Cette décroissance, hâtons-nous de le faire observer, était de règle dans l'architecture égyptienne.

Josèphe nous apprend que Salomon fit bâtir autour du temple trois étages de chambres ou édicules qui y étaient adossés; ces chambres, au nombre de 30 à chaque étage, avaient environ 5 coudées de longueur et 5 coudées de largeur; elles communiquaient ensemble. Des escaliers tournants, pratiqués dans l'épaisseur des murailles et ayant leur issue extérieure sur les flancs de l'édifice, conduisaient aux divers étages. Une galerie supérieure, haute de 5 coudées (2^{m},625), couronnait tout le corps du temple; elle était revêtue intérieurement de bois de cèdre.

La décoration intérieure du temple était magnifique. Un revêtement de bois de cèdre cachait partout la pierre. Dans le Saint des saints, ces parois de bois étaient elles-mêmes plaquées de lames d'or dans lesquelles étaient enchâssées des pierres précieuses; le parquet, en bois de cyprès, était également revêtu d'or jusque sur le seuil. Le *naos* offrait un luxe d'ornementation presque égal, si nous en croyons Josèphe, qui assure que Salomon ne laissa pas une seule partie du temple qui ne fût couverte d'or; mais il est permis de suspecter ici l'historien d'une grande exagération. Ce qu'il dit des matériaux employés à la construction du temple est, au contraire, justifié et par les renseignements qu'on trouve dans la Bible et par les débris mêmes de la construction. « Tout le temple, dit-il, fut construit avec un art infini, en blocs polis, reliés entre eux par des joints appareillés et lisses, afin que l'œil ne pouvant saisir dans la masse aucune trace du marteau, ni de quelque outil que ce fût, le spectateur fût tenté de penser que toute cette masse, rassemblée sans main-d'œuvre, était douée d'une cohésion spontanée, plutôt que réunie par la puissance de l'industrie humaine. » Ajoutons que cet étonnant édifice fut construit dans l'espace de sept ans (de 1016 à 1009 av. J.-C.).

Le palais que Salomon se fit élever sur le mont Sion, et que reliait au temple le pont dont nous avons parlé, atteste la magnificence de ce roi des *Juifs*. Il était construit en pierres de taille de grande dimension, taillées avec soin et revêtues d'un placage de marbres précieux. Il était précédé d'un double portique, dont l'un était adossé à une vaste salle où le roi rendait la justice. D'autres édifices à portiques, destinés aux fêtes et aux festins, communiquaient à l'habitation du monarque. Partout resplendissaient l'or et les pierres précieuses.

De pareilles constructions suffisent pour montrer à quel degré d'habileté et de science étaient parvenus les architectes hébreux du temps de Salomon. Nous ne dirons rien des autres monuments qui furent élevés par la suite à Jérusalem et dans d'autres lieux de la Palestine. Le temps vint où l'art judaïque national perdit tout caractère propre sous l'influence du style grec et du style romain, importés l'un sous Alexandre le Grand, l'autre à l'époque d'Hérode.

Nous ne saurions terminer cet article sans dire un mot de deux monuments sépulcraux connus sous le nom de tombeau d'Absalon et de tombeau des Rois. Le premier est un mausolée, dont toute la base a été prise dans la masse d'un rocher laissé debout au milieu d'une sorte de cour taillée dans le flanc du mont des Oliviers. Cette base est décorée sur chacune de ses faces de deux colonnes ioniques et de deux demi-colonnes placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. Sur cet ordre ionique repose une frise dorique, comportant treize patères dissemblables et quatorze triglyphes avec gouttes. Au-dessus de cette frise se voit une véritable corniche égyptienne, composée d'un énorme tore ou boudin que surmonte un vaste cavet évidé en larmier. Le couronnement se compose d'abord d'un dé de 6^{m},33 de côté terminé par une petite corniche, d'un cylindre mouluré et terminé par un tore figurant un énorme câble tordu, et, enfin, d'une sorte de pyramidion coiffé d'un gros bouquet de palmes assez semblable à un chapiteau égyptien. M. de Saulcy estime que ce monument hybride n'est pas, comme certains archéologues l'ont avancé, un produit de l'art grec de la décadence, mais qu'il est, au contraire, antérieur à l'époque où les Grecs opérèrent le départ des éléments à l'aide desquels ils constituèrent leurs ordres classiques. A l'intérieur, le tombeau d'Absalon se compose de deux chambres superposées; la chambre inférieure a une voûte en encorbellement, non taillée et semblable à celle que l'on trouve dans la grande pyramide d'Egypte. Le tombeau des Rois se compose de plusieurs salles souterraines de différentes grandeurs; il est taillé dans le rocher et offre, entre autres dispositions intéressantes, un large vestibule autrefois soutenu par deux colonnes prises dans le roc même et par deux piliers latéraux faisant corps avec le rocher. Au-dessus de ce vestibule et sur la face même du rocher, court une frise délicatement sculptée, dont le centre est occupé par une grappe de raisin, emblème de la terre promise. Plus bas règne une riche guirlande de feuillages et de fruits retombant à angle droit de chaque côté du vestibule. M. de Saulcy pense que ce monument est bien réellement le tombeau des Rois de Juda.

— II. Sculpture. Parmi les prescriptions du *Lévitique* et du *Deutéronome*, on rencontre, à plusieurs reprises, l'interdiction faite par l'Eternel à son peuple de sculpter des idoles ayant la figure d'un mâle ou d'une femelle, d'un oiseau ou d'un reptile, ou d'aucune bête qui soit sur la terre. « Ne vous faites point d'idoles, ne vous élevez point d'images sculptées ni de cippes. Ne souffrez point dans votre pays de pierre devant laquelle on se prosterne; car moi, l'Eternel, je suis votre Dieu. » Cette interdiction, suivant la remarque de M. de Saulcy, ne concernait en réalité que les images auxquelles les Hébreux auraient été tentés de vouer un culte. Elle suffirait d'ailleurs pour prouver que les *Juifs* étaient parfaitement en état de faire de semblables sculptures; elle eût été inutile, en effet, s'il en avait été autrement. Dans son zèle monothéiste, Moïse ordonna aux Hébreux de détruire tous les objets du culte idolâtre qu'ils rencontreraient dans la terre promise. « Détruisez entièrement tous les lieux où les nations desquelles vous hériterez auront servi leurs dieux, sur les montagnes élevées et sur les collines, et sous tout arbre touffu. Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs cippes, vous brûlerez leurs *acherim*, et vous mettrez en pièces les sculptures de leurs dieux. » Les commentateurs pensent que les *acherim* étaient des espèces de statues de divinités féminines, taillées sans doute dans du bois, puisqu'elles pouvaient être brûlées. Ailleurs (*Nombres*, VII, 25), il est dit que ces statues étaient revêtues d'or ou d'argent.

La sculpture jouait un rôle important dans la décoration du temple de Salomon. Deux figures symboliques colossales, appelées *keroubim*, étaient placées dans le Saint des saints; elles avaient 10 coudées (5^{m},25) de hauteur, et leurs ailes déployées avaient une envergure de même dimension; ces colosses étaient faits de bois d'olivier et entièrement revêtus d'or. De leurs ailes, ils semblaient protéger l'arche d'alliance. M. de Saulcy pense qu'ils avaient la plus grande analogie avec les taureaux ailés à face humaine qu'on a découverts dans les ruines de Ninive. D'autres *keroubim* étaient sculptés en bas-relief avec des palmes et des fleurs, sur les parois intérieures du temple et sur les portes du sanctuaire.

Dans l'article suivant, où nous traitons particulièrement des arts industriels pratiqués par les *Juifs*, nous parlons des magnifiques ouvrages d'airain, exécutés par Hiram, l'habile fondeur, appelé de Sour (Tyr) par Salomon. Ce fondeur était un véritable artiste, à en juger d'après la composition du bassin nommé la *mer d'airain*. « Puisque douze figures de bœufs supportant ce bassin, dit M. de Saulcy, que deviennent les prétendues prescriptions légales qui, selon